

Une invitation à observer les observatoires

Rémi Clignet
Sociologue

L'observateur serait celui qui guette ce qui est devant lui. La formule sert à souligner deux propriétés importantes de toute démarche scientifique. D'abord, on ne guette que si on sait déjà ce qu'on attend (le célèbre « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » des auteurs mystiques cités par N. CHESTOV, 1923). Redit en termes scientifiques, on ne peut guetter que ce qu'une discipline et, à l'intérieur de cette discipline, son ou ses paradigmes dominants instruisent de guetter. Loin d'être des données allant de soi, les faits scientifiques sont des constructions qui découlent des postulats théoriques et des impératifs méthodologiques propres aux diverses disciplines et à leurs paradigmes dominants (T. KUHN, 1970, 1977). Ensuite, la préposition « devant » a un sens aussi bien temporel que spatial qui rappelle donc l'importance mais aussi l'ambiguïté de la distinction entre la localisation et la datation des phénomènes dont on veut rendre compte¹.

Le présent essai s'appuie sur le caractère métaphorique de la notion d'observatoire en sciences sociales pour mettre en lumière aussi bien les objectifs correspondant à la mise en place de cet instrument particulier que les conditions auxquelles il doit satisfaire pour être efficace.

¹ A. GIDDENS (1987) souligne que la structuration des activités sociales dans le temps est aussi une structuration dans l'espace et que l'emploi du temps se solde par un emploi simultané de l'espace.

■ Le caractère métaphorique de la notion d'observatoire

S'interroger sur les bénéfices de la notion d'observatoire dans le domaine des sciences sociales demande préalablement qu'on suive les règles de la rhétorique pour examiner en quel sens une telle notion est une métaphore et donc, pour identifier les conditions dans lesquelles il est légitime de généraliser au domaine de la vie sociale, l'emploi d'un symbole résumant un corps de pratiques concernant originellement la seule astronomie. Dans la mesure où une métaphore consiste à « éclairer sous un jour inédit les phénomènes qu'on se propose d'expliquer » (BROWN, 1987), la généralisation correspondante peut se justifier en termes soit historiques, soit épistémologiques. La démarche historique souligne le rôle de la généalogie dans toutes les activités humaines, y compris les activités scientifiques, sans passer jugement pour autant sur leurs mérites (LEGENDRE, 1991). La démarche épistémologique consiste, quant à elle, non seulement à évaluer les bénéfices théoriques et méthodologiques résultant de l'exploitation de l'analogie supposée exister entre le style d'analyse de l'astronome et du chercheur en sciences sociales, mais aussi à identifier les conditions dans lesquelles cette exploitation devient stérile, la métaphore étant alors « figée » (BROWN, 1987).

Les racines historiques de la notion d'observatoire social

Dans le domaine scientifique comme dans le domaine social en général, ce qui arrive aux monarques aujourd'hui arrive souvent à leurs sujets le lendemain. Les représentants des sciences sociales ont ainsi vu dans la « distance » qui caractérise le travail de l'astronomie le symbole de l'objectivité scientifique. Les philosophes du siècle dernier voyant dans l'astronomie la première ou la reine des sciences, l'évolution des sciences sociales devrait ainsi reproduire

— certes avec un décalage dans le temps — le mode d'évolution des sciences de la nature, ceux-là imitant ceux-ci pour acquérir un statut comparable.

En ce qui concerne les sciences de la nature, WHITEHEAD (1953) a montré comment les chercheurs se penchent successivement sur les trois aspects constitutifs de la localisation de l'objet *dans l'espace* avant de s'attaquer à travers le développement de la géologie et de la biologie au début du XIX^e siècle aux trois aspects parallèles de la *data-tion* du même objet. Il s'est donc agi de montrer comment l'espace puis le temps séparent les objets les uns des autres ; comment ils les rassemblent ; et enfin, comment chaque objet présente des propriétés spatio-temporelles particulières qui le distinguent des autres.

Dans la mesure où les sciences sociales se veulent filles des sciences de la nature, leur rhétorique devrait s'inspirer de celle des sciences dites « dures ». De fait, les chercheurs en sciences sociales visent souvent à formaliser leur analyse en s'appuyant sur le même appareil mathématique que celui utilisé dans les sciences de la nature. En outre, ils emploient souvent des métaphores tirées des disciplines dites « dures » en évoquant, par exemple, la *mécanique* sociale ou les formes de solidarité *organique*.

En acceptant la notion d'observatoire, la communauté des chercheurs en sciences sociales ne suit pas pour autant la même logique que celle qui a présidé à l'évolution des sciences physiques. En premier lieu, si la suprématie prêtée à l'astronomie vient de son caractère désintéressé, ce critère est lui-même historiquement relatif. Les sciences de la nature n'étaient originellement reconnues comme telles que du fait de leurs influences supposées sur la résolution de dilemmes personnels ou sociaux. Comme l'observe J. BRONOWSKI (1968, 1979), l'astronomie et l'astrologie étaient originellement intimement liées.

Non seulement l'accent relatif que les sciences de l'homme et de la nature placent sur le caractère gratuit de leurs buts n'est pas resté constant au cours de l'histoire, mais en outre, les définitions de leurs tâches respectives ont été marquées par des discontinuités significatives. Alors que les sciences de la nature visent aujourd'hui à explorer toutes les conséquences de la relativité, il n'en va pas de même des disciplines constitutives des sciences humaines. Si la compréhension des règles régissant l'évolution des sociétés humaines consti-

tue la clef de voûte de l'anthropologie du XIX^e siècle et si les analyses correspondantes éclairent le travail de Durkheim ou de Marx (dont on oublie trop aisément qu'il s'intéressait autant à définir les conditions du passage d'un type de société à un autre qu'à définir le profil de chacun de ces types), la plupart des sociologues de la période suivante se sont écartés progressivement du problème posé par l'analyse des changements sociaux pour se contenter d'examiner le comportement d'organismes individuels sans vraiment s'interroger sur le poids du contexte spatial et temporel².

L'indifférence au contexte et le triomphe sous-jacent d'une idéologie individualisante s'expliquent par le développement d'une méthodologie aveugle aux difficultés posées par le passage du laboratoire au monde «réel». Mais la sujétion de la recherche sociale aux besoins d'une bureaucratie ignorante de sa propre histoire comme de sa situation dans la société civile contribue sans doute également à rendre compte des divorces entre les styles d'analyse macro — et microscopiques, entre les diverses disciplines, entre les préoccupations théoriques et méthodologiques ou entre les formulations théoriques et le travail empirique³. Cet aveuglement prend une acuité particulièrement vive en France où la recherche est dominée par l'orthodoxie que secrète le monopole de l'État.

En somme, l'analyse de la naissance ou de la renaissance d'observatoires en sciences sociales fait rebondir le problème de savoir quand et comment on peut dire qu'une analyse sociale est scientifique. Quelles sont les conditions auxquelles un observatoire doit répondre pour être plus qu'un artifice rhétorique employé exclusivement à des fins médiatiques et budgétaires ?

² L'indifférence croissante de la profession à l'égard d'un sociologue comme Gurvitch est révélatrice de l'impasse faite collectivement sur les problèmes du temps.

³ La division du travail propre à une société bureaucratique affecte non seulement les relations entre les sciences sociales et les décideurs, mais aussi les relations entre les disciplines scientifiques, et au sein de chacune de ces dernières, les relations entre les tenants de divers paradigmes.

Le bien-fondé épistémologique de la notion d'observatoire

Évaluer les gains théoriques et méthodologiques de la généralisation aux sciences sociales de la notion d'observatoire requiert au préalable qu'on puisse déterminer les conditions épistémologiques qui sous-tendent la création et l'emploi de ce type d'institution en astronomie, c'est-à-dire les gains qu'on devrait pouvoir obtenir d'une meilleure localisation et d'une meilleure datation des phénomènes.

La localisation des phénomènes dans l'espace

L'astronome doit d'abord savoir quelle partie du ciel il lui faut scruter ou guetter. La nécessité de faire des observations répétées afin de pouvoir établir des théories satisfaisantes suppose l'élaboration simultanée de cartes célestes. La localisation d'un astre quelconque n'a en effet de sens qu'en relation aux autres astres ou étoiles. Il n'y a pas d'astronomie sans la notion de constellation, c'est-à-dire sans qu'il y ait une représentation du firmament conditionnée par un va-et-vient entre la théorie et la pratique. En fait — et je suis loin d'être un expert —, l'astronomie a fait des progrès à partir du moment où elle a su utiliser les théories concernant les propriétés de la lumière ou des couleurs pour définir le parcours ou les distances des étoiles les unes par rapport aux autres ou encore par rapport à l'observateur (FERRIS, 1988).

Les processus de généralisation et de différenciation sous-jacents au progrès accomplis en astronomie se retrouvent en ce qui concerne l'explication des phénomènes sociaux. Les SIG (systèmes d'informations géographiques) doivent ainsi permettre de mieux définir les relations entre espaces physiques et espaces sociaux. Pour donner des exemples concrets, ces systèmes permettent d'appréhender l'organisation productrice d'un espace rural et les contraintes économiques qui en découlent ou encore, la structure de la distribution géographique de diverses formes de stratification sociale. Ils permettent, par exemple, de déterminer si les immigrés ou les élites d'une ville se concentrent au fur et à mesure qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche du centre de la ville ou si leur concentration se

fait plutôt par secteur géographique, à l'est plutôt qu'à l'ouest, par exemple (BERRY, 1969 ; CLIGNET and JORDAN, 1971). De même, ils permettent d'identifier les conditions dans lesquelles diverses formes de différenciation sociale, et par exemple les niveaux et les styles de vie, opèrent indépendamment les uns des autres ou au contraire se combinent pour modeler l'espace urbain.

Le développement systématique des SIG et l'analyse empirique des liens entre espace social et espace physique n'ont cependant de sens que si le concept d'espace social a été lui-même l'objet préalable d'élaborations à la fois théoriques et opératoires. De là, l'importance des travaux de E. Shefky et W. Bell montrant comment la notion de la croissance d'échelle des sociétés (*increase in scale*) de G. et M. WILSON (1940) éclaire aussi bien les variations d'homogénéité des îlots de recensement que l'évolution des catégories permettant de les distinguer les uns des autres. Ainsi D. Couret s'est-elle efforcée d'identifier les déterminants macrosociaux des changements significatifs intervenus dans la taille des îlots de recensement. De même, les travaux de D. McELRATH sur Rome (1963) puis sur Accra (1968) ou de R. CLIGNET et J. SWEEN sur Accra et Abidjan (1969) cherchent à montrer comment l'organisation du tissu d'une ville varie en fonction de la complexité sociale de la société globale où la ville se trouve située.

Insister sur les composantes écologiques des comportements individuels et leurs relations au milieu revient donc à rappeler que les lois de la forme identifiées par la Gestaltthéorie s'appliquent autant aux sciences sociales elles-mêmes qu'aux comportements mondains dont elles veulent rendre compte. L'arrière-plan est un déterminant aussi significatif des stratégies scientifiques que des choix individuels dans la vie quotidienne.

De la même manière que l'élaboration des notions de constellation, de lumière et de matière ont permis aux astronomes de cerner de plus près les propriétés des étoiles et surtout leur articulation les unes par rapport aux autres, l'analyse suscitée par les données recueillies dans un observatoire en sciences sociales doit donc être centrée sur les relations d'opposition, de complémentarité ou de subordination entre des faits sociaux particuliers et non sur ces faits eux mêmes. Dit brutalement, il n'y a pas de classes sociales ou de secteurs économiques en soi : celles-ci ou ceux-ci n'existent qu'en

termes de leurs relations réciproques. Pas de classe ouvrière sans entrepreneurs ou patrons ; pas de secteur informel sans activités propres au secteur moderne. L'oublier est se condamner à « chosifier » les phénomènes dont on veut rendre compte et à être victime du paralogisme particulier que Whitehead décrit comme étant « the fallacy of misplaced concreteness », c'est-à-dire le paralogisme résultant d'une référence injustifiée à un concret illusoire.

Compte tenu de l'importance des enjeux associés à la création d'observatoires, il faut donc rappeler que le choix implicite ou explicite d'une théorie pour trier les données recueillies commande la sélection tant des échantillons à étudier que des unités d'observation appropriées. La notion d'observatoire suppose ainsi la résolution préalable des ambiguïtés de la notion de représentativité. Trop souvent, on réduit ce terme à une évaluation de la distribution du phénomène auquel on s'intéresse au sein de l'ensemble de la population. On risque dès lors d'exagérer la *validité externe* de l'étude et la signification statistique ou démographique des résultats qu'on voudrait évaluer au détriment de leur *validité interne*. En d'autres termes, on oublie que l'échantillon lui-même doit être d'abord représentatif de la catégorie abstraite qu'on considère comme une source d'explication éventuelle.

Pour illustrer la distinction entre les deux types de validité, une conception vulgaire de la représentativité cherchée dans une étude concernant l'impact des successions sur la stratification sociale ou sur la cohésion des groupes familiaux exige qu'on compare le profil des testateurs inclus dans l'échantillon à celui de l'ensemble des personnes décédées au cours de la période envisagée. Cependant, en surestimant de la sorte les exigences de la validité externe, on oublie que les décès touchent — aussi — des enfants et des adultes pauvres, morts les uns comme les autres sans patrimoine et donc sans influence sur la stratification. Par contre, la validité interne des explications concernant le transfert de la richesse ou des dettes d'une génération à l'autre ne sera pas la même selon qu'on adhère aux vues de Marx pour lequel les comportements ou les attitudes devraient varier en fonction de la *taille* et de la *composition* des patrimoines ou qu'on suit les vues de M. WEBER (1968) ou de M. THOMPSON (1979) pour lesquels la valeur d'un bien est strictement construite et pour lesquels seule compte la *culture* (ethnique, religieuse, sociale, sexuelle)

dont se réclament les détenteurs de patrimoines pour légitimer leurs actions. Dans la première perspective, on voudra avant tout obtenir un échantillon de patrimoines de différentes valeurs et comprenant des proportions variables de biens meubles (actions, obligations etc.) et d'immeubles. Dans la deuxième, on définira l'échantillon en termes de différences significatives quant au sexe, à la religion ou à la nationalité des testateurs.

De même, la sélection d'une théorie appropriée influe également sur le choix de l'unité d'observation. Dans leur analyse de l'influence du sexe sur les taux de scolarisation, les sociologues traitent souvent implicitement les populations masculines et féminines comme étant indépendantes. En oubliant que les autorités scolaires n'accumulent des statistiques pertinentes que sur des élèves considérés individuellement, ces chercheurs agissent de fait comme si les garçons et les filles appartenaient à des familles distinctes. Autrement dit, leur analyse privilégie indûment la variance *inter*-familiale mais fait une impasse totale et injustifiée sur la variance *intra*-familiale. En effet, on ne peut comprendre la scolarisation différentielle des deux sexes et *a fortiori* son évolution que si on admet que les garçons et les filles appartiennent le plus fréquemment aux mêmes groupes familiaux. Or, à partir du moment où on admet ce postulat, on ne peut que reconnaître les insuffisances des statistiques accumulées par les administrateurs scolaires pour leur préférer les données recueillies par les responsables des recensements. Même si ces recensements ne produisent de telles données qu'avec une périodicité qu'on peut juger insuffisante, de telles données n'en constituent pas moins des approximations plus précises des dilemmes auxquels les parents sont confrontés quant à l'avenir de leurs enfants. Ce n'est pas le moindre mérite de Pilon que d'avoir illustré en quoi les données des recensements sur les structures familiales africaines nous informent sur la variété des choix parentaux en matière de stratégies éducatives en fonction des origines ethniques, des statuts professionnels et du nombre total d'enfants ou de femmes (1995).

Pour conclure cette section, évoquer la notion d'observatoire en sciences sociales revient à rappeler que la localisation spatiale des phénomènes implique des postulats théoriques et politiques et que ces *a priori* diffèrent selon les disciplines et selon les paradigmes propres à chacune d'entre elles. Comme on le verra, la variété de ces postulats soulève le problème d'identifier la ou les forme(s) de pluridisciplinarité requise(s) par la création d'un observatoire.

La datation des phénomènes

L'arrière-plan temporel contre lequel travaille l'astronome présente également plusieurs dimensions distinctes. Il ne suffit pas de savoir quelle partie du ciel il faut guetter, mais il faut tout autant déterminer quand est venu le temps de guetter le phénomène pertinent. L'astronome doit donc prêter attention au passage des heures de la nuit, comme à celui des saisons. Mais ses choix sont également fonction de l'histoire de la discipline, c'est-à-dire de la formulation de nouvelles hypothèses quant aux trajectoires décrites par les étoiles. De même que A. Gramsci (cité par S. MOSCOVICI, 1968) rappelle que l'analyse de l'électricité demeure abstraite tant qu'on n'a pas formalisé les propriétés qu'on peut lui prêter, on n'observe pas les étoiles de la même manière avant et après Galilée, avant et après Einstein.

À l'inverse de la sensibilité des astronomes, on ne peut que souligner l'étrange et persistant aveuglement de nombreux chercheurs en sciences sociales actuelles aux dimensions temporelles. En dépit de l'élaboration par PRIGOGINE et STENGERS (1979) de la notion de « temps fléché » dans les sciences de la nature, leurs indications n'ont pas vraiment été retenues par les chercheurs des sciences sociales. L'absence de frontières clairement dessinées entre les termes d'urbanisme et d'urbanisation par exemple, illustre les confusions susceptibles de contaminer l'analyse sociologique. Le premier terme renvoie souvent indistinctement à une idéologie (le « *isme* » d'urbanisme), au modelage de tissus urbains (les grands travaux) et à l'organisation sociale de ces tissus (l'importance et la composition des populations urbanisées). Le second terme (urbanisation) évoque, quant à lui, à la fois la distribution de la population dans l'espace à un moment donné, les changements qui affectent cette distribution et leurs conséquences sur les comportements ou les attitudes individuelles.

Les chevauchements partiels du sens donné aux deux termes sont révélateurs de la difficulté d'intégrer dans un ensemble cohérent la distinction pourtant essentielle entre les niveaux d'analyse macro- et microscopiques, entre l'instantané et le film, ou encore entre la structure et le processus. Pourtant, les recherches sur lesquelles débouchent les deux termes diffèrent les unes des autres. Le terme d'urbanisme suscite un style d'analyse synchronique, et par exemple, la comparaison d'unités spatiales de tailles ou de complexités distinc-

tes. Inversement, le terme d'urbanisation suscite un style d'analyse diachronique, et par exemple, la comparaison des taux relatifs de croissance ou de différenciation de ces mêmes unités au cours d'une période particulière.

L'indifférence affichée envers les dimensions distinctes du temps aide ainsi à souligner les équivoques de la notion de *reproduction*. Quand on compare les nuances et les qualifications que P. BOURDIEU et J.-C. PASSERON (1970) attachent à ce terme aux emplois abusifs de la notion par leurs disciples, on ne peut qu'en conclure que le fondamentalisme des interprétations littérales n'est pas monopolisé par les seuls intégristes religieux. Pour donner un exemple, la forme, la durée, ou les déterminants de la reproduction à l'identique et de la reproduction par équivalences symboliques sont distincts les uns des autres. Un héritier d'une charge traditionnelle de l'Ancien Régime ne dispose ni des mêmes contraintes ni des mêmes libertés que le bénéficiaire d'une succession dont les éléments se réduisent tous à des termes strictement monétaires. W. MOORE (1964) rappelait déjà l'importance de la distinction et la relativité du concept de reproduction en notant que si la roue du temps tourne sur elle-même, elle tourne également sur un terrain changeant.

Dater les phénomènes les uns par rapport aux autres sert donc à souligner comment la distinction que T. KUHN (1970,1977) élabore entre la notion d'anomalie et la notion d'erreur varie en fonction de la succession des théories dominantes dans une discipline. Comment décider que le fait aberrant n'est que l'exception qui confirme la règle ou qu'il met au contraire en cause la validité de la théorie ? Ainsi la notion de révolution change-t-elle d'une date à l'autre en ce qui concerne l'astronomie, ce que les chercheurs en sciences sociales oublient quand ils donnent au concept de révolution une connotation qui souligne exclusivement les discontinuités « ouvertes » ou discontinues du changement⁴.

⁴ Il convient ici de rappeler *a contrario* que I. Stravinski dans sa *Poétique Musicale* insiste sur le fait que les révolutions représentent les trajectoires « closes » des astres.

Comme c'est le cas pour l'astronome, la notion d'observatoire exige donc que le sociologue établisse un certain nombre de distinctions dans son élaboration des dimensions temporelles qu'il utilise. Ainsi travaille-t-il à la fois dans un temps sociologique fait d'unités additives, réversibles et cumulatives, tel le cycle des saisons ou la succession des âges, et dans un temps historique fait de ruptures irréversibles. Comme l'astronome, il doit donc s'interroger sur les conditions dans lesquelles les changements sociaux ou psychologiques sont évolutifs, c'est-à-dire linéaires et cumulatifs ou, au contraire, révolutionnaires, c'est-à-dire discontinus, faits de sauts et de disjonctions. W. KORPI (1989) commet donc une erreur significative quand il analyse l'évolution des dépenses sociales de certains pays européens entre 1900 et 1960 en éliminant les deux guerres mondiales, comme si elles étaient des aberrations sans effet durable sur les politiques sociales des pays industriels. Son approche représente une trivialisatation de l'histoire et une négation correspondante de la science.

De même, le processus de datation requiert que le chercheur distingue les niveaux macro- et microscopiques d'analyse. Le démographe N. RYDER (1965) identifie ainsi les gains analytiques attachés à la distinction entre les effets :

- 1) du cycle de vie (l'âge, mais aussi l'ancienneté et la durée pure d'une expérience individuelle quelconque, tel un mariage, une scolarisation, un métier) ;
- 2) de la période historique (les effets globaux d'une guerre, d'une crise, d'une épidémie ou d'une innovation) ;
- 3) des cohortes (c'est-à-dire les effets d'avoir tel ou tel âge au moment de l'événement ou au cours de la période en question). Ryder nous rappelle donc que les choix et les conduites individuelles se situent par rapport à un arrière-plan temporel analogue à l'arrière-plan spatial qui contribue à leur donner un sens.

Pour illustrer l'importance de cette distinction, on peut faire une évaluation critique de la relation causale que les tenants de la notion de capital humain établissent entre le niveau d'instruction et le revenu. De nombreux chercheurs tombent en proie à une analyse réductionniste en se contentant d'opposer le revenu de populations dont la scolarité est minimale à celui de populations dont la scolarité est maximale. En agissant de la sorte, ils « spatialisent » leur analyse

qu'ils réduisent à une évaluation de la stratification résultant de la scolarisation différentielle des individus compris dans leur échantillon. Pour comprendre le poids de l'éducation sur le capital humain attribué à, ou acquis par, un individu, il faut déterminer si l'intensité de la relation reste constante au cours de sa vie professionnelle ou change avec le passage du temps. En outre, il faut également déterminer si cette relation dépend du contexte et notamment du développement scolaire, démographique et économique de la société à laquelle appartiennent les populations testées.

Mais le défi auquel l'analyste doit répondre n'est pas de choisir un temps individuel contre un temps collectif, ou encore un temps « sociologique » contre un temps « historique », comme le font trop de chercheurs. Adopter une approche propre à un observatoire revient à adopter un dispositif méthodologique qui permette d'identifier les conditions dans lesquelles les phénomènes sont distribués d'une manière cumulative ou au contraire discontinue. Ph. BESNARD (1989) montre tout ce qu'on peut apprendre sur la société française en analysant les variations saisonnières de la vie familiale (naissances ou baptêmes, mariages, enterrements) ou sociale (grèves, émeutes) mais aussi en déterminant si ces variations restent constantes au cours de l'histoire.

Introduire le temps dans l'analyse suppose donc la formulation préalable d'hypothèses sur les dimensions sociales, politiques ou psychologiques que ce temps symbolise. C'est effectivement par rapport à ces propriétés qu'il faut situer les recherches des différentes disciplines représentées ici. Certaines de ces disciplines visent avant tout à rendre compte des *écarts* objectifs des mesures relevées dans l'espace et le temps par rapport aux tendances centrales de la distribution pertinente. D'autres disciplines ou paradigmes sont davantage préoccupés par l'écart entre les aspects subjectifs et objectifs du changement pour souligner la notion de temps de latence.

Dans la mesure où une discipline met l'accent sur les écarts à la moyenne d'une distribution, elle développe par là même la notion « appliquée » de seuil, l'observatoire servant alors à déclencher des actions sociales inhibitrices ou au contraire stimulantes, pour retarder ou accélérer un événement considéré comme critique (sécheresse, inondation, mais aussi inflation, chômage, mortalité ou morbidité).

Toutefois, la notion d'écart à la moyenne a toujours des références théoriques particulières puisque son sens change selon les disciplines. Les individus et les groupes ne répondent pas avec la même vitesse à différents types de phénomènes naturels. Ils ne les anticipent pas de la même manière. Les poids de leurs actions conscientes ou inconscientes ne sont pas comparables non plus.

La notion de temps de latence, si importante en psychologie expérimentale, mais peu utilisée en sociologie sert donc, elle aussi, à illuminer la nature exacte des relations entre les variables dépendantes et indépendantes et à rendre leur importance aux composantes des relations de causalité. Le temps de latence peut avoir une origine politique. J. HAGE, M. GARNIER et B. FULLER (1988) montrent qu'il existe un délai quasiment incompressible de trois ans entre le passage d'une loi sur les assurances sociales et le début des dépenses correspondant à l'ouverture des crédits pertinents. Si le passage de la loi se traduit par l'adoption de textes réglementaires, cette adoption fait elle-même l'objet d'études budgétaires préalables aux programmes gouvernementaux. Si on ne peut pas s'attendre à ce qu'une loi ait un effet économique immédiat, encore faut-il introduire le décalage correspondant dans l'analyse statistique de ses conséquences.

Mais la notion de temps de latence permet surtout de différencier les conséquences psychologiques des expériences objectives accumulées au cours du temps pour distinguer ce qui est mémoire de ce qui est anticipation ou souvenir et espoir ou crainte et d'évaluer leur durée respective. Ainsi en va-t-il des études qui visent à établir des parallèles entre les années de vaches maigres et celles de vaches grasses de la vie économique et les comportements familiaux les plus significatifs, c'est à dire les mariages, les divorces, et les naissances. Dans de tels cas, on « décale » les deux séries pour chercher à comprendre comment elles se combinent effectivement. Une guerre est-elle une source de craintes suffisamment prononcées pour rendre compte d'un déclin de la fécondité ? Combien de temps dure cette crainte et comment ses effets s'éteignent-ils ? Rappelons dans cet ordre d'idées qu'Arno MAYER (1981) souligne les qualités strictement rhétoriques de la Révolution de 1789, la plupart des changements sociaux que ses champions voulaient promouvoir n'étant effectivement intervenus qu'au moins un siècle plus tard.

Plus généralement, comme on le verra, la variabilité des conduites ou des attitudes étudiées comme des théories adoptées pour en rendre compte pose le problème de la standardisation éventuelle de la périodicité avec laquelle des mesures doivent être entreprises. Faut-il mesurer des phénomènes distincts avec la même régularité ? Pour répondre à une telle question, il faut d'abord élucider ce qu'on cherche. Même la forme la plus primitive d'observatoire que représente le retour sur un même terrain d'enquête requiert des hypothèses particulières quant à l'intervalle temporel optimal entre la première et la deuxième vague d'observations, ou encore sur la constance de l'ordre dans lequel les institutions et les gens changent au fil des ans et de l'histoire. La périodicité des mesures n'a donc de sens que par rapport aux phénomènes qu'on voudrait expliquer. Le fait est qu'on n'explique sans doute jamais assez l'origine de ces phénomènes ou du contexte dans lequel ils évoluent.

Observatoires et présupposés théoriques

La création et l'utilisation d'observations systématiquement tournées vers les dimensions spatiales et temporelles de la vie sociale exigent donc des références implicites ou explicites à des théories particulières. Le défi est d'identifier les critères permettant de choisir la ou les théorie(s) qui articulent avec un maximum d'efficacité et d'élégance les relations entre des phénomènes naturels et sociaux ou psychologiques, ou encore entre des phénomènes institutionnels et des comportements informels etc.

Dans le cas des observatoires sociaux, le problème est compliqué par le fait qu'il ne s'agit pas seulement de recueillir des données utilisables par tout le monde, ce qui pose déjà des problèmes de vocabulaire. Il s'agit aussi et surtout, de créer une ombrelle théorique susceptible de faciliter le dialogue entre disciplines ou entre paradigmes distincts au sein d'un même discipline. Il s'agit d'un idéal dont il est plus facile de discourir que de s'approcher. Le temps est en effet révolu pendant lequel les prémisses d'une épistémologie marxiste permettaient aux chercheurs des sciences de la nature et des sciences sociales de se retrouver dans une même démarche inspirée par le matérialisme dialectique. La crise actuelle des sciences sociales vient de ce qu'il n'existe aucun paradigme qui soit en même temps suffisamment ambitieux pour rallier une masse critique de

chercheurs et suffisamment souple pour leur permettre de converser avec profit tout en restant dans le cadre de leurs spécialités respectives (RORTY, 1979)⁵.

C'est en cela que les communications des représentants des différentes disciplines présentes ici sont riches d'enseignements éventuels puisqu'elles nous permettent en filigrane d'identifier les convergences comme les divergences dans leurs postulats respectifs.

Observatoires et présupposés méthodologiques

Théories et méthodes sont étroitement liées, ce qu'on oublie trop souvent dans le domaine des sciences sociales. Revenons en à la notion d'observatoire dans le domaine de l'astronomie. Dans son livre *Contre la Méthode*, Paul FEYERABEND (1975) nous amuse avec son récit des attaques indirectes menées contre les théories de Galilée. N'osant pas s'en prendre à ces théories elles-mêmes, les détracteurs s'en sont pris au télescope qui venait d'être découvert pour dire que les preuves empiriques de Galilée étaient artificielles et liées à l'instrument. Plus tard, les critiques d'Einstein adopteront une stratégie analogue pour attaquer les clichés photographiques de l'éclipse de 1919, en disant que les déviations enregistrées étaient liées aux modifications introduites dans la diffusion de la lumière à travers les différentes couches de l'atmosphère et ne prouvaient rien sur la validité de la théorie de la relativité. Dans le domaine des sciences sociales comme dans celui des sciences physiques, la validité des conclusions est d'abord fonction de la validité des instruments employés.

Dans un cas comme dans l'autre, les observations recueillies sont éventuellement ambiguës. FERRIS (1989) nous rappelle qu'au moment même où nous découvrons certaines étoiles, celles-ci ont cessé d'exister et que leur extinction, si on l'observe, date d'il y a fort longtemps. Autrement dit, il y a un décalage significatif entre le temps

⁵ Les théories-ombrelles ont des ambitions variables, comme le montrerait une comparaison systématique entre le marxisme et la psychanalyse. Par ailleurs, il convient de distinguer les circonstances dans lesquelles l'épistémologie et la recherche correspondante d'une orthodoxie triomphent sur l'acceptation d'un certain pluralisme et sur son interprétation dans le cadre de l'herméneutique.

du phénomène et le temps de son observation. Il en va souvent de même des observatoires de sciences sociales, ce qui suscite deux remarques. En premier lieu, la notion d'observatoire en sciences sociales fait ressortir les différences de calendriers quant aux projets de recherche qui peuvent graviter autour d'un tel instrument. Un géographe et un sociologue ne font pas nécessairement face aux mêmes délais et aux mêmes calendriers pour réussir.

En deuxième lieu, la remarque de Ferris permet indirectement de reposer vigoureusement la notion de temps de latence dans les sciences sociales. Dire que x a un effet sur y ne dit rien sur la durée nécessaire, d'une part, pour que y commence à répondre et, de l'autre, pour que cette réponse soit observable. Dans quelle mesure les indicateurs recueillis aujourd'hui sur des structures ou des processus sociaux au Cameroun, au Togo ou au Mexique relèvent-ils de l'histoire ancienne ? Dans quelle mesure sont-ils encore d'actualité ? La question n'est pas futile puisque certains philosophes des sciences actuelles pensent que les sciences sociales peuvent se réclamer de la science et se dire valides *seulement* dans la mesure où elles ne servent plus à rien d'immédiat et sont protégées des contaminations éventuelles que représentent les préoccupations que décideurs et chercheurs nourrissent à l'égard du pouvoir. Seules seraient valides l'histoire sociale, démographique, économique ou culturelle.

Par ailleurs, il convient de distinguer les observatoires dont la vocation est d'enregistrer « tout ce qui bouge avec ou sans intervention de l'extérieur » des laboratoires où les mesures sont définies par rapport à l'*avant-* et à l'*après* stimulus. Dans de nombreuses disciplines, la mise en place d'un observatoire correspond à une évaluation à court terme des effets d'un traitement économique (ceux que la mise en place de mesures autoritaires d'ajustement structurel au Bénin, par exemple, peut avoir sur les stratégies scolaires ou médicales familiales) ou sanitaire (la mise en place d'un programme de vaccination par exemple). Le terme d'observatoire recouvre cependant des méthodes et des préoccupations distinctes de celles propres aux laboratoires. À titre d'exemple, le modèle sous-jacent au changement « endogène » et à l'évaluation des liens entre maturation et apprentissage n'a rien à voir avec celui qui gouverne le modèle quasi expérimental des réformateurs scientifiques.

Pour conclure, l'accumulation de données que facilite la création d'un observatoire peut se solder par une accumulation d'erreurs. De là, l'importance portée à l'équilibre qu'il faut faire respecter entre des styles d'analyse qualitatif et quantitatif. C'est ce dont les uns et les autres se plaignent quand ils remarquent que les observatoires de nombreuses disciplines sont devenus de simples centres de calcul, sans contact aucun avec le réel dont l'analyse statistique se propose de rendre compte. Il ne s'agit pas nécessairement d'une prise de position nostalgique, mais du danger d'être envahi par des données dont on ne contrôle plus la qualité.

De là vient aussi la nécessité d'identifier en termes théoriques les formes statistiques capables de transcrire fidèlement les effets attribuables à certaines forces sociales ou historiques. Il s'agit donc non seulement de distinguer les effets additifs des effets multiplicateurs de certaines variables, mais aussi d'identifier les conditions dans lesquelles les uns et les autres sont susceptibles d'opérer. Il ne s'agit pas de « trafiquer » les variables pour leur faire dire plus que ce qu'elles révèlent au premier coup d'œil, mais simplement de vérifier la validité des hypothèses implicites formulées sur leurs interrelations⁶.

Observatoires et réactivité

Si les étoiles ou les sociétés du passé ne sont pas supposées répondre aux mesures dont elles font l'objet, il n'en va pas de même des observatoires en sciences sociales. Le problème de la réactivité est particulièrement important quand l'observatoire fait partie intégrante d'un dispositif administratif ou légal. Loin d'être gratuites, les observations influent en effet sur le traitement légal ou économique de l'ensemble auquel elles sont reliées. Traduit dans le langage de la génétique, le traitement social des phénotypes et donc des spécimens

⁶ Dit plus brutalement, créer un observatoire n'a guère de sens si on ne veut pas enrichir d'autant l'analyse quantitative. Je le dis en notant ironiquement qu'opposé à l'extension du positivisme débridé et arrogant de certains chercheurs « quantitatifs » américains, je suis surpris par la pauvreté de l'analyse statistique à l'Orstom et par l'hostilité dont la plupart des chercheurs font montre à l'égard des chiffres, même si leur réaction s'explique par l'importance donnée au travail de terrain.

affecte les géotypes pertinents et par là même de la classe à laquelle ils sont supposés appartenir (LEVINE, 1973). Par exemple, le traitement d'œuvres d'art suspectes de pornographie (peintures, films, romans) modifie sans cesse les frontières entre l'obscénité et l'art (CLIGNET, 1985, 1990, 1993). De même, la disposition des poursuites judiciaires liés aux accidents de la route modifie constamment la définition de la responsabilité civile des conducteurs ou des constructeurs. L'observation sociale peut donc affecter le déroulement « naturel » des phénomènes auxquels on s'intéresse⁷.

Dans la mesure où la réactivité est une source particulièrement significative de dérives quand un observatoire comporte des relations inter-culturelles, elle donne lieu à trois types possibles de corrections.

En premier lieu, certains méthodologues ont cherché à créer des mesures non réactives (WEBB, CAMPBELL, SEECHREST, SCHWARTZ, 1966). En utilisant des données à des fins analytiques différentes de celles pour lesquelles elles ont été recueillies, d'autres chercheurs visent aussi à neutraliser les dérives nées de la réactivité des populations testées. Ainsi en va-t-il des statistiques assemblées à des fins fiscales ou de celles employées à des fins policières. De même, on peut apprendre beaucoup de choses sur l'école à partir de données collectées à d'autres fins. Par exemple, les recensements africains permettent d'autant plus facilement de faire une analyse valide de la scolarisation et de sa dynamique qu'ils n'ont pas été conçus ou *a fortiori* administrés à une telle fin. (PILON, 1995). De même, le mélange de données sur la vie socio-économique des arrondissements malgaches, sur les opinions des maîtres malgaches quant aux effets de la malnutrition sur les performances de leurs élèves et sur la réussite relative de ces derniers sert à souligner l'importance de distinguer les éléments objectifs et subjectifs de la nourriture

⁷ En termes plus généraux, la notion de « self fulfilling prophecy » chère à Merton est là pour nous rappeler que le seul fait d'énoncer une composante particulière de la distinction entre le vrai et le faux, le bon et le mauvais, ou encore entre la tendance confirmée et l'accident suffit à modifier aussi bien la distribution des comportements pertinents que la manière dont on en dispose. De là, l'importance des « dérives » inhérentes à de nombreuses statistiques officielles.

(CLIGNET, ERNST, 1995). La neutralisation de cette réactivité peut prendre des formes moins évidentes. Ainsi peut-on capitaliser sur l'idéal de véri-similitude qui a dominé le milieu des artistes graphiques pendant fort longtemps et comparer le paysage décrit par des peintres, des dessinateurs, ou des graveurs à plusieurs années d'intervalle pour évaluer les changements naturels ou sociaux qui ont modifié l'environnement (LEROY LADURIE, 1967).

En deuxième lieu, la différence entre observatoires astronomiques et observatoires sociaux souligne l'importance de comprendre les écarts opposant le langage des observateurs de ceux des observés. Il s'agit d'abord des problèmes posés par la traduction de l'un vers l'autre et de la nécessité de procéder à une traduction en retour, afin de minimiser les variations dans le sens que les uns et les autres donnent aux mots (CAMPBELL, 1967). Mais il s'agit aussi de saisir l'origine et les conséquences des disparités culturelles dans la construction épistémologique de la réalité que ces écarts engendrent.

Pour donner un exemple, si les recensements africains ont pendant fort longtemps inclus des questions sur le nombre d'épouses des hommes polygames, ils ont toujours été et restent muets sur le rang matrimonial des épouses polygames. Cette asymétrie en dit long sur les présupposés des sciences sociales occidentales quant aux fonctions de la polygamie qui n'aurait d'intérêt que par rapport au statut masculin (CLIGNET, 1985). Tant qu'on n'identifie ni l'origine ni le style de vie des co-épouses en fonction de leur rang, on se condamne à ne pas élaborer de théories sur les satisfactions éventuelles que les différentes co-épouses tirent de leur statut domestique. Autrement dit, la nature des données recueillies s'expliquant effectivement par la nature de la théorie qu'on veut démontrer, l'absence de données autres contribue, quant à elle, à perpétuer le statu quo. Les adversaires des théories dominantes le savent bien, puisqu'on les empêche à tout prix de recueillir les données dont ils ont besoin⁸.

⁸ Rappelons que chez les ornithologues, la polygamie des oiseaux ne peut s'expliquer que par les comportements des femelles. Rappelons surtout la résistance opposée encore aujourd'hui par les chercheurs à l'introduction de données sur les co-épouses, l'absence de telles données justifiant le statu quo ante.

En dernier lieu, en portant au maximum la distance symbolique séparant les observés des observateurs, on peut procéder à une véritable triangulation des problèmes posés dans le cadre du développement, allant du choix des données pertinentes à observer aux conclusions qu'on peut en tirer. Autrement dit, on capitalise sur les contrastes comme sur les convergences des points de vue propres aux observateurs et aux observés. Il convient alors de généraliser les remarques de G. Simmel sur le rôle de l'étranger, non seulement pour trier ce que cet étranger et ce que les locaux peuvent faire dire au milieu ambiant, mais aussi pour examiner dans quelle mesure le statut d'étranger s'avère réversible, l'observé se trouvant dès lors dans une situation privilégiée pour apprécier le milieu des observateurs et l'origine des dérives susceptibles de contaminer leur travail. Dit simplement, l'analyste originaire d'un pays en développement se trouve dans une situation privilégiée pour évaluer la manière dont les développeurs construisent la problématique de son pays comme la ou les solutions qu'ils préconisent.

Pour résumer, les observatoires n'ont de sens que si ce sont des écoles permettant à la recherche d'être effectivement cumulative. Qui dit observatoire dans les pays en développement dit partenariat et association à un projet de recherche concrètement partagé. Encore faut-il réfléchir sur le choix de partenaires et sur la mise en place des structures nécessaires. Faut-il s'associer à des utilisateurs éventuels de résultats puisqu'aussi bien, ils aident à obtenir des fonds précieux ? Ou faut-il s'associer à des chercheurs qui manquent éventuellement de moyens matériels afin d'entretenir et développer le savoir-faire qu'ils ont acquis ? Pour prendre un exemple concret, faut-il dans le cas d'une étude sur les écoles primaires, s'associer aux dirigeants de l'enseignement du premier degré ou aux universitaires formateurs d'instituteurs et de directeurs d'école ?

Conclusions

Si la fonction d'une collection d'essais est de préparer un dialogue susceptible de faire naître de nouvelles idées théoriques, méthodologiques ou empiriques, il convient de terminer cette invitation par

deux observations inspirée par la sociologie de la connaissance. Dans la mesure où un observatoire interdisciplinaire de développement coûte cher et risque de priver les non participants des moyens dont ils voudraient s'assurer, la création des structures correspondantes doit faciliter le traitement approprié de questions théoriques et méthodologiques aussi nombreuses que précises. Aussi bien faut-il s'interroger sur les conditions sociales particulières qui sous-tendent les références faites au terme d'observatoire. L'invocation de ce terme est-il avant tout un artifice rhétorique inspiré par une idéologie scientifique et le désir de passer pour un chercheur en sciences « dures » ? Ou s'agit-il de capitaliser sur une utilisation plus rationnelle des capacités des appareils informatiques ?

Répondre à ce dilemme demande d'abord qu'on détermine comment et pourquoi les chercheurs se comportent plus comme des artistes que comme des physiciens ou des astronomes. En effet, la majorité des chercheurs en sciences humaines sont hostiles à l'égard de la notion de « replication », c'est à dire à la vérification de l'universalité ou de la stabilité d'un résultat affiché et accepté. En voulant vérifier les conclusions de REDFIELD (1946) sur les conséquences du changement social, Oscar LEWIS représente une exception à la règle (1951)⁹.

Un premier pas vers la création d'observatoires réside dans l'obligation pour les chercheurs de traiter leurs données comme un bien collectif accessible à tous et toutes, toute analyse de la notion d'observatoire suscite donc une réflexion sur la nature collective de la propriété intellectuelle. La création et l'entretien d'observatoires n'ont de sens que si la science est cumulative. Mais la science ne peut être cumulative que si les chercheurs acceptent de mettre les données qu'ils ont recueillies avec l'appui de la communauté à la disposition de cette même communauté pour permettre un examen quantitatif et qualitatif de l'évolution des phénomènes étudiés comme des théories

⁹ À cet exemple de replication, il faut ajouter le cas de Derek Freeman qui a voulu vérifier si effectivement les relations entre le sexe et le tempérament des individus variaient selon l'organisation des sociétés dont ils relèvent comme le voulait Margaret Mead. Mais là encore, la replication ne permet pas d'étudier si et comment on passe d'un type de relations à un autre, comme si une typologie était nécessairement et toujours fixiste.

proposées pour en rendre compte. Encore faut-il protéger les intérêts des chercheurs qui se souviennent de la nature collective de leurs démarches et d'empêcher que leur œuvre soit pillée ou leur travail abusivement contesté. Encore faut-il mettre en place un dispositif permettant l'archivage et la documentation nécessaire pour faciliter le test de nouvelles hypothèses à partir de données recueillies à d'autres fins.

Bibliographie

- BERRY (B.), 1969 —
The Factorial Ecology of Calcutta.
American Journal of Sociology,
74 : 445-91.
- BESNARD (Ph.), 1989 —
*Mœurs et Humeurs des Français
au fil des saisons*. Paris, Balland.
- BROWN (R.), 1987 —
*Clefs Pour une Poétique de la
Sociologie*. Arles, Actes Sud.
- BRONOWSKI (J.), 1969 —
Nature and Knowledge.
(London Lecture). Eugene, Oregon.
- BRONOWSKI (J.), 1979 —
The Visionary Eye.
Boston, MIT Press.
- BOURDIEU (P.), PASSERON (J.C.), 1970 —
La Reproduction.
Paris, Éditions de Minuit.
- CAMPBELL (D.T.), 1967 —
« Natural Selection
as an Epistemological Model ». *In*
Naroll (R), Cohen (RT), éd. :
*Handbook of Comparative Methods
in Cultural Anthropology*,
Garden City. Doubleday : 51-85.
- CAMPBELL (D.T.), STANLEY (J.), 1966 —
*Experimental and Quasi
Experimental Designs for Research*.
Chicago, Rand and Mc Nelly.
- CHESTOV (N.), 1923 —
La Nuit de Gethsemanie.
Paris, Grasset.
- Clignet (R.), 1985 —
The Structure of Artistic Revolutions.
Philadelphia University
of Pennsylvania Press.
- CLIGNET (R.), 1990 —
On Artistic Property and Aesthetic
Propriety. *International Journal of
Politics, Culture and Society*,
4 (2) : 229-48.
- CLIGNET (R.), 1992 —
Tuition and Birth Order : Higher
Education, Heirship and Social
Change in America.
The Wisconsin Sociologist,
29 : 107-24.
- CLIGNET (R.), 1993 —
Droit et Esthétique : Sur les liens
entre les propriétés de l'œuvre
artistique et les droits de propriété de
son créateur.
Bulletin de Psychologie, 56 : 302-13.

CLIGNET (R.), SWEEN (J.), 1969 —
Accra and Abidjan : A Comparative
Examination of the Notion of Increase
in Scale. *Urban Affairs Quarterly*.

CLIGNET (R.), JORDAN (F.), 1971 —
Urbanization and Social
Differentiation in West Africa :
A comparative analysis
of the ecological structures
of Douala and Yaounde.
Cahiers d'Études Africaines, 11.

CLIGNET (R.), ERNST (B.), 1995 —
*L'École à Madagascar. Essai sur la
qualité de l'enseignement primaire
public*. Paris, Karthala.

FELDMAN (A.), TILLY (C.), 1962 —
The Interaction Between physical and
social spaces. *American Sociological
Review*, 25 : 877-86.

FERRIS (T.), 1988 —
Coming of Age in the Milky Way.
New York, Doubleday.

FEYERABEND (P.), 1975 —
Against Methods.
Highland Atlantic, Seabury Press.

GIDDENS (A.), 1987 —
Social Theory and Modern Society.
London, Polity Press.

HAGE (J.), GARNIER (M.),
FULLER (B.), 1988 —
The Active Society and the Coupling
of Education and Economic Growth.
American Sociological Review, 53.

KORPI (W.), 1989 —
Power Politics and State Autonomy
in the Development of Social
Citizenship. *American Sociological
Review*, 54 : 309-28.

KUHN (T.), 1970 —
*The Structure of Scientific
Revolutions*. Chicago,
University of Chicago Press.

KUHN (T.), 1977 —
The Essential Tension. Chicago,
University of Chicago Press.

LEGENDRE (P.), 1991 —
*L'Inestimable Objet de la
Transmission*. Paris, Fayard.

LEROY LADURIE (E.), 1967 —
Histoire du Climat depuis l'an 1000.
Paris, Flammarion.

LEVINE (R.), 1973 —
Culture, Personality and Behavior.
Chicago, Aldine.

LEWIS (O.), 1951 —
Life in a Mexican Village :Tepoztlan revisited.
Urbana, University of Illinois Press.

MAYER (A.), 1981 —
La Persistance de l'Ancien Régime.
Paris, Flammarion.

MC ELRATH (D.), 1963 —
The Social Areas of Rome. *American
Sociological Review*, 17 : 376-91.

MC ELRATH (D.), 1968 —
« Social Differentiation and Societal
Scale : Accra Ghana ». In Greer (S.)
et al. éd. : *The New Urbanization*,
New York, Saint Martin's Press : 33-52.

MERTON (R.), 1956 —
Social Theory and Social Structure.
Glencoe, The Free Press.

MOORE (W.), 1964 —
Predicting Discontinuities in Social
Change. *American Sociological
Review*, 29 : 332-38.

MOSCOVICI (S.), 1968 —
*Essai sur l'histoire humaine de la
Nature*. Paris, Flammarion.

PILON (M.), 1995 —
Les Déterminants de la scolarisation
des enfants de 6 à 14 ans au Togo
en 1981 : apports et limites
des données censitaires.
Cah. Sci. hum., 31 : 697-718.

PRIGOGINE (V), STENGERS (I.), 1979 —
La Nouvelle Alliance. Paris,
Gallimard.

- REDFIELD (R.), 1946 —
Tepoztlan, A Mexican Village.
Chicago, The University
of Chicago Press.
- RORTY (R.), 1979 —
Philosophy and the Mirror of Nature.
Princeton, Princeton University Press.
- RYDER (N.), 1965 —
The Concept of Cohort in the Study
of Social Change. *American
Sociological Review*, 30 : 840-61.
- SHEFKY (E), BELL (W.), 1955 —
Social Area Analysis. Stanford
University, Stanford University Press.
- STRAVINSKY (I.), 1945 —
Une Poétique Musicale. Paris, Janin.
- THOMPSON (M.), 1979 —
Rubbish Theory.
New York, Oxford University Press.
- Webb (E.), CAMPBELL (D.T.),
SEECHREST (L.), SCHWARTZ (R.), 1966 —
Unobtrusive Measures.
Indianapolis, Bobbs Merrill.
- WHITEHEAD (A.), 1953 —
Science in the Modern World.
Glencoe, The Free Press.
- WILSON (G.), WILSON (M.), 1940 —
*The Concept of Increase
in Scale Its relevance to
the Study of Social Change*.
Cambridge, Cambridge
University Press.